

## LES NOMS PROPRES DANS LES RÉSUMÉS ARABES DU «ROMAN» SYRIAQUE SUR JULIEN L'APOSTAT

PAR  
Alexis MURAVIEV

Le soi-disant «Roman sur Julien l'Apostat» semble-t-il trouver une place solide et constante dans le domaine des études syriaques grâce à son caractère énigmatique et unique. Le texte syriaque qui se trouve dans deux manuscrits de la Bibliothèque Britannique (*Add. 14,641* et *Rich[mond] 7192* [British Library, Oriental Mss. department])<sup>1</sup> fut publié en 1880 par Georg Hoffmann à Leyde<sup>2</sup>. Theodor Nöldeke qui était le premier à prêter attention à ce texte présumait qu'il s'agissait d'un roman, dont la langue d'origine était le syriaque et qui avait été écrit à Édesse vers la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Bien sûr pour lui le texte était une création de la fantaisie, une fiction littéraire sans aucune valeur historique.

Cette thèse resta inébranlée tout au long de notre siècle, quand l'étude plus systématique des langues et littératures de l'Orient chrétien a permis d'en formuler quelques doutes. En particulier, l'expédition américaine au mont Sinaï donna la possibilité de faire connaître un fonds important de manuscrits chrétiens parmi lesquels se trouvait *Sinaï arabe 516* contenant une version arabe du Roman. Cette trouvaille posa d'une façon impérative la question de la langue originelle du «Roman». Le syriaque du texte de Hoffmann est inégal.

L'éditeur l'a divisé en trois parties: La première concerne l'histoire de Mar Awsebhios (Eusèbe), un saint évêque de Rome qui professe le christianisme face à Julien l'Apostat et défend la communauté chrétienne de la ville.

---

1) WRIGHT, *Cat. syr. mss* 3. (London, 1872) 1042, N° 918.

2) J.G.E. HOFFMANN (hrsg.), *Julianos der Abtrünnige. Syrische Erzählungen*, Leiden, 1880.

3) Theodor NÖLDEKE, «Über der syrischen Roman von Kaiser Julian», in *ZDMG* 28 (1879) 263-292; Theodor NÖLDEKE, «Ein zweites syrischer Roman über Julians», in *ZDMG* 28 (1879) 660-674.

La deuxième est un récit de la vie de l'empereur Jovien durant la guerre menée par Julien l'Apostat contre les Perses. La troisième partie de cet interminable ouvrage est un récit décrivant les pratiques magiques de Julien et son apostasie.

Cette répartition de l'ouvrage est due à Nöldeke et à Hoffmann et ne reflète pas l'idée de l'auteur. Or, la langue de la première et de la deuxième parties est très littéraire et souple, tandis que la troisième partie est écrite avec une langue dure et un peu artificielle.

M. van Esbroeck a fait au V<sup>e</sup> Symposium Syriacum une communication dans laquelle il a essayé de modifier le point de vue traditionnel, prenant en considération la variation du syriaque au cours du «Roman» et le témoin arabe<sup>4</sup>. Son hypothèse était que le Roman a été écrit originellement en grec, et traduit par la suite en syriaque. Cette traduction a subi, au cours du temps, un remaniement qui avait pour but de rendre la langue plus littéraire. Bien que cette idée ne manqua pas d'audace, c'était presque le seul moyen d'expliquer la différence entre la langue de la première, de la deuxième et de la troisième parties. Cette hypothèse devint l'objet de la critique de la part de Han J. W. Drijvers qui nia toute possibilité de traduction affirmant que le texte syriaque est un original. Drijvers a mis en relief une certaine ressemblance entre le «Roman» et les madraše antijulianiques de St. Éphrem le Syrien pensant que le texte avait pu être créé à l'école d'Édesse par un disciple de St. Éphrem<sup>5</sup>.

Si les critères externes sont insuffisants pour démêler la difficile question de l'auteur du «Roman», il faut rechercher les évidences à l'intérieur du texte même. Et on en trouve du moins pour la seconde partie (intitulée tout simplement ܩܘܪܬܐܢܐ), un mystérieux 'plys / 'plwlyrs un confident (*mehaymno*) de l'empereur Jovien écrivant dans une lettre adressée à 'bdyl (°Abdel?) archimandrite des monastères de *sndrwn* (ܣܢܕܪܘܢ) une histoire de la guerre contre les Perses. Avec le nom d'Abdel on ne sait pas où on est, car il n'y a pas de trace de Abdel parmi les archimandrites que nous connaissons. Nous sommes plus fortunés avec l'auteur de l'histoire de la guerre persane. Grâce à l'historien arménien Movses Khorenac'i nous possédons (semble-t-il) une preuve que le texte original fut rédigé en grec, et un nom d'auteur. Movses, en passant, fait mention d'un certain Khorobout

4) Michel VAN ES BROECK, «Le soi-disant Roman de Julien Apostat», in *OCP* 229 (1987) (*Symposium Syriacum V*) 191-202.

5) H.J.W. DRIJVERS, *The syriac Romance of Julian. Its Function, Place of Origin and Original Language*, in *OCP* 247 (1994) (*Symposium Syriacum VI*) 201-214.

(ܐܘܪܝܢܘܢ) qui écrit en grec les *Actes* de Šahpour et de Julien<sup>6</sup>. Mais si l'on juge d'après le texte syriaque, c'était notamment 'plys / 'plwlyys, mehaymno de l'empereur Jovien. Movses nous informe que ce Khoroubout fut le secrétaire de Šapour et non pas de Jovien comme le dit le texte syriaque de *Légende*.

La tradition arabe chrétienne a pris connaissance de la *Légende sur Julien* assez tôt. À côté de deux résumés arabes de la *Légende* dont nous parlerons plus loin, nous trouvons de nombreuses allusions chez les écrivains musulmans comme al-Ṭabarī, al-Ya'qūbī et bien d'autres<sup>7</sup>, qui ont visiblement utilisé la *Légende* dans leurs ouvrages. Lors de la fameuse expédition de la *American Foundation for the Study of Man* de 1950, le manuscrit *Sinaï arabe 516* a été microfilmé. Comme le pensait Mlle Margaret Gibson, il contenait l'«histoire de la persécution» ou comme l'appelle Murad Kamil le «ta'riḥ Sābūr ma<sup>c</sup> al-Rūm». En 1961, U. Ben-Horin a publié un article où il prouva que le texte en question représente une version arabe de la *Légende sur Julien*, dont on dispose du texte syriaque<sup>8</sup>. Cette version représente probablement une des plus anciennes traductions en arabe. Le manuscrit, lui, date du X<sup>e</sup> siècle, mais le fait que al-Ṭabarī (ou plutôt sa source Ibn-al-Kalbī) ne connaissait probablement pas le syriaque, nous laisse présumer de l'existence de la traduction arabe au VIII<sup>e</sup> siècle au minimum. Elle a été par la suite employée par la historiographie musulmane<sup>9</sup>. Cette version étant plus courte que le texte syriaque, me fait penser que ce n'est pas une version complète mais plutôt un résumé de la *Légende*. L'existence même de cette version est une clé aux complexités de la version syriaque. L'ordre des événements dans la *Légende* syriaque laisse penser que le soi-disant «Roman» n'est rien d'autre que la collection hagiographique composée des différentes pièces unies par la figure de Julien, mais assemblées très intelligemment afin qu'ils fassent un tout. Dans la version arabe sinaïtique il y a un colophon qui laisse penser que la traduction a vu le jour en Égypte:

6) MOÏSE DE KHORENE, *Histoire d'Arménie*. Éd. par P. E. LE VAILLANT DE FLORIVAL, Paris, 1869, p. 315.

7) AL-ṬABARĪ, *Tārīḥ* I, p. 840; IBN WADĪ' AL-YA'QŪBĪ, *Historiae pars prima, historiam anteislamicam continens*, éd. par Martinus Theodorus HOUTSMA, vol. I, Lugduni Bat., 1883, p. 182.

8) URI BEN-HORIN, «An Unknown Old Arabic Translation of the Syriac Romance of Julian the Apostate», in *Scripta Hierosolimitana (Studies in Islamic History and Civilization)* 9 (1961) 1-10.

9) URI BEN-HORIN, *op. cit.*, pp. 3-4 (note 16).

وكتب الخاطي الضعيف<sup>10</sup> سعيد بن اصطفناو بن مرقيان وهو يسلم لمن قرا في كتابه هذا  
 نالجب يدعو له بالرحمة والمغفرة امين. يا حي اقرا وصلي من احل الله. وذلك في شهر توت ليله  
 السبت عيد القيامة قبل عيد الصليب بيوم من سنه TĪE.

Si l'on compare le colophon copte avec le nom de *sndrun* (Ⲛⲏⲣⲏⲛ) du texte syriaque qui, selon le P. van ESBROECK, peut être une corruption du nom d'Alexandrie (Ἀλεξανδριῶν), on peut supposer que la *Légende* était répandue aussi en Égypte comme au Sinaï. Dans ce colophon le nom du mois Toth (توت) de l'année 316 (TĪE) de Hidjrah, c'est à dire septembre 928 AD, représente une datation assez courante dans les manuscrits coptes de X<sup>e</sup> siècle.

D'autre part, il n'y a pas de doute qu'il s'agisse originellement de la production littéraire byzantino-syriaque, qui fait l'usage de procédés spécifiques pour la littérature hagiographique tel que l'imagerie eschatologique et le comput de temps. Les *Actes* d'Éléazar-Khorobout-Armihir sont probablement passés en Égypte chrétienne, déjà traduits en syriaque et inclus avec les actes d'Eusèbe, et l'histoire de l'apostasie de l'empereur Julien dans le recueil du début du XX<sup>e</sup> siècle, intitulé «Juliansoman» par Nöldeke. Quant à la version arabe sinaïtique, elle influença les historiens arabes après l'ère des conquêtes, mais aussi fut probablement une des sources de l'écrivain géorgien du XI<sup>e</sup> siècle Dzhuansher, décrivant les exploits du roi Vakhtang. Du Sinaï la version arabe pouvait librement passer par les monastères géorgiens en Palestine comme beaucoup d'autres textes arabes traduits par la suite en géorgien<sup>11</sup>. Dans son article sur le Roman syriaque et la littérature ancienne géorgienne, K. Kekelidze présumait que c'était à travers le syriaque que la tradition géorgienne a connu la légende de Julien. Il concerne surtout l'onomastique et plus spécialement le nom de Jovien. En géorgien de Dzhuancher c'est ოვბობანჲ et non pas ომბობანჲ (*omicron+beta* est traduit par *vini+bani* et non pas par *oni+bani*; l'infix sémitique *-ni-* (i.e. celui de *Jovinien*) se préserve sous la forme de *ini+mani*) ce qui peut être la réflexion du syriaque mais aussi de l'arabe *يويينوس*.

Un deuxième résumé arabe fut inclus dans le texte de la mystérieuse *Chronique de Séert* (Si'irt). On sait que l'original syriaque est perdu et on ne

10) ou bien أهغيف.

11) Un nombre de traductions de l'arabe en géorgien sont des témoins d'un processus actif de l'échange des textes; cf. K. KEKELIDZE, Michael TARCHNISVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, Città del Vaticano, 1955, pp. 33-34.

dispose que d'un texte arabe. Il fut édité en 1930 par M<sup>gr</sup> A. Scher. Si pour Georg Graf la *Chronique* fut une œuvre d'un «unbekannten Nestorianer»<sup>12</sup>, l'opinion commune s'incline actuellement, malgré quelques inconvénients, vers la personne de Išodenah de Basra<sup>13</sup>. Le même Graf remarqua que l'auteur a fait usage de différentes sources syriaques et notamment de l'*Histoire* de Darie bar Maryam, auteur du VII<sup>e</sup> siècle. D'après lui, la *Chronique* date d'un temps peu après 1036.

Dans le texte publié par M<sup>gr</sup> Scher, on observe l'ordre très logique des événements de l'histoire de Julien le maudit (اللعين). Dans le texte de la *Chronique*, se trouve curieusement l'ordre primitif des fragments connus d'après Nöldeke sous les noms de «erster Juliansroman» et «zweiter Juliansroman». C'est notamment ce que le P. van Esbroeck a proposé dans son article.

Il apparaît nettement que le texte arabe est une traduction faite d'après un original syriaque; l'auteur syriaque de la *Chronique* connaissait le «Roman» dans sa forme antérieure à la rédaction qu'on trouve dans le manuscrit du *British Library*. Le P. van Esbroeck attira, dans son article, l'attention des chercheurs sur l'onomastique, qui, d'après lui, reflète l'état du syriaque antérieur au remaniement. Si l'écrivain persan était vraiment à l'origine de la *Légende de Julien*, on peut supposer qu'à un moment donné le texte d'Éléazar fut traduit en syriaque et puis, complété par le récit sur Eusèbe, et préfacé par une histoire pleinement hagiographique traitant l'apostasie de Julien et ses pratiques magiques. Comme le remaniement successif fut accompli vraisemblablement par un syrien ne connaissant pas le grec, il a gardé les traces de son original surtout dans l'onomastique qui reste plutôt grecque. Le fait que la *Légende* est représentée par un seul manuscrit en syriaque laisse penser que son contenu fut plus populaire à travers les traductions plutôt qu'à travers la version syriaque.

12) GRAF, *GCAL* II (1947) 195.

13) Addaï SCHER et Pierre DIB (éd.), *Histoire nestorienne (Chronique de Séert)*, in *PO* V (2), Paris, 1907, pp. 230ss; Pierre NAUTIN, «L'auteur de la *Chronique* de Séert Iso'denah de Basra», in *RHR* 186 (1974) 113-126.

Noms transcrits	Forme syriaque	Forme arabe (Sin)	Forme arabe (Srt)	Forme grecque restituée
<i>Abdel</i>	ܐܒܕܠܗܘܢ ܐܒܕܠܗܘܢ	جبريل	—	Γαβριήλ
<i>Adoxetos</i>	ܐܕܘܟܨܘܬܘܨ	ادوقطس		Ἀδοξετός
<i>Apolinaris</i>	ܐܦܘܠܝܢܐܪܝܘܨ	ايلياريس		???
<i>Armihr- Eleazar (??)</i>	ܐܪܡܝܗܪ ܐܪܡܝܗܪ	ارمهار	اورفهارموباطا	Οὐρχάρ (?)/ Ἀριμίχρ
<i>Bitalios</i>	ܒܝܬܐܠܝܘܨ	بيطاليوس		Βιτάλιος
<i>Helpidius</i>	ܗܝܠܦܝܕܝܘܨ	البيذه		Ἐλπίδιος
<i>Eusebius</i>	ܐܘܨܒܝܘܨ	اوسايوس	اوسايوس	Εὐσέβιος
<i>Iulianos</i>	ܐܘܠܝܢܐܘܨ	ليانوس	لليانوس	Ἰουλιανός
<i>Iovi(ni)anos</i>	ܐܘܝܘܢܝܐܘܨ	يونيانوس	يويانوس	Ἰοβί(νι)ανός
<i>Khoreb</i>	ܟܘܪܝܒ	كوريب		Χορήβ
<i>Maximos</i>	ܡܟܨܝܡܘܨ	مقسس		Μαξίμος
<i>Mercure</i>	ܡܪܩܘܪܘܨ	مرقورس		Μερκούριος
<i>Prax</i>	ܦܪܐܟܘܨ	كپورس		Πράκος
<i>Šahpouhr</i>	ܫܚܦܘܚܪ	سابور		Σαβωρ
<i>Urhay</i>	ܘܪܗܝ	الرهه	الرها	Ἐδέσσα
<i>Vologeses</i>	ܘܠܘܓܝܨܝܘܨ		اولاع	Βολογέσος (?)
<i>Nisibis</i>	ܢܝܨܝܒܝܨ	نيسيبس		Νισιβίς
<i>Anthousa</i>	??		اثوس	Ἀνθοῦσα

Parmi les noms cités, nous pouvons observer que l'arabe de la *Chronique de Séert* est plus conservateur, et il garde des formes parfois assez antiques. D'abord, notre attention sera attirée par l'étrange transformation du nom d'Arimihl – *Urfharmobata* (اورفهارموباطا). Elle est tellement étrange, qu'on se souvient tout de suite de Khorobout de Movses Khorenac'i. Il est clair que l'arabe est une combinaison du nom et du mot iranien *mobed*. Le nom donc sera quelque chose comme Aurfahar. Ce n'est pas loin de Armih(a)r. Et si cela est vrai, c'est notamment Armihar et personne d'autre qui se cache sous le nom de Apoloris-Hilaire. Movses a pu se tromper de nom:

Armihar s'appelait non pas Éléazar mais Apoloris (Apolinaris ou Hilarius). Les formes toponymiques ont le caractère grec; Nisibis (نيسيبس) n'est pas une transcription du syriaque *Niṣibin* mais du grec Νισιβίς. Le nom de Khorēb a été analysé par le P. van Esbroeck<sup>14</sup> et la forme arabe pour Édesse (*Ar-raha*) était probablement tellement répandu que le traducteur l'avait mis directement dans la forme usitée. Les noms des personnages sont considérablement modifiés: ainsi l'évêque Vologèse (ܘܠܘܓܝܫܐ) de Nisibis devient dans la *Chronique* 'Ula' (voir le tableau), et pourtant, cette transformation s'explique à partir du syriaque où le traducteur arabe a pu confondre *gomal+šin* avec *āyn* (parfois la queue de *šin* est assez longue et le corps de la lettre-même n'est pas très épaisse). Le cas de la mère de St. Jean Chrysostome est plus compliqué: cette histoire ne se trouve pas dans le texte syriaque de la *Légende*. Il s'agit de toute évidence de l'historiette qui fut incluse dans la *Chronique de Séert* indépendamment de la légende syriaque sur Julien. Dans deux manuscrits, le nom de celle-ci est écrit différemment: قوما و انثوس. Il s'agit donc d'Anthousa (Ἀνθουσα) ou de Camille (Καμίλλα). Pourquoi ce pair apparaît dans la *Chronique*? Nous l'ignorons, mais il est clair que la dernière variante est fautive.

Deux résumés arabes de la *Légende* syriaque sur Julien l'Apostat témoignent la popularité de cette légende parmi les Arabes chrétiens, de la Mésopotamie jusqu'à l'Égypte. Compte tenu du fait que la version syriaque est mutilée, que l'ordre des parties de cette légende hagiographique est inversé, et que nous ne possédons qu'un seul manuscrit (on peut en fait considérer que les deux manuscrits du Musée Britannique sont un seul), l'importance des résumés arabes s'accroît. La *Chronique de Séert* inclut probablement une partie de la collection hagiographique existant dans l'Orient grec autour de Julien; elle a servi de base au rédacteur de la première *Légende* syriaque. Le résumé sinaïtique est une traduction de cette première *Légende*.

Académie des Sciences

«Christianskij Vostok»

Leninsky prosp., 32a, room 1502

117334 Moscou

RUSSIE

Alexis MURAVIEV

14) Michel VAN ESBRÖECK, *op. cit.*, p. 196.